

Leibniz : L'Expression ou l'Harmonie préétablie

(Monade et Sens)

POUR LE TRICENTENAIRE DE LA MORT DE LEIBNIZ

" la Métaphysique n'est guère différente de la vraie Logique " (A Élisabeth fin 1678, 128)\*

Anticipant le trois-centième anniversaire de la mort de Leibniz (1716), nous rendrons hommage à un Philosophe - " ce véritable fondateur de la philosophie allemande moderne " (Fichte)- qui, malgré ses virulentes critiques adressées par moments à ses devanciers immédiats, Descartes –dont il dénonce la "brièveté dictatoriale" (*Réflex. partie g<sup>ale</sup> Principes de Descartes*, 317-318)- et Spinoza –dont il traitera les " démonstrations ... [de] pitoyables ou non intelligibles " (*Considérations sur la doctrine d'un Esprit universel unique*, 372)-, a toujours acquitté sa « dette » envers ses prédécesseurs antiques -Platon et Aristote- et modernes.

Quant à lui, il n'aspire en effet " nullement à la gloire d'être novateur " ou révolutionnaire (*Au Landgrave* 1686, 203), mais se voyait plutôt en « conciliateur » des thèses (théories).

" J'ai été frappé d'un nouveau système ... et depuis je crois voir une nouvelle face de l'intérieur des choses. Ce système paraît allier Platon avec Démocrite, Aristote avec Descartes, les Scolastiques avec les Modernes, la théologie et la morale avec la raison. Il semble qu'il prend le meilleur de tous côtés, et que puis après il va plus loin qu'on est allé encore." (*N.E. I. 1. p. 56*)

Dans la lettre citée en exergue, il qualifiera d'ailleurs Descartes -"le véritable initiateur de la philosophie moderne" (Hegel<sup>1</sup>)-, de l'"un des plus grands hommes de ce siècle" (130) et consacra toute une exégèse à ses *Principes* –marque de l'importance qu'il lui accordait-, fût-elle polémique, *Réflexions sur la partie générale des Principes de Descartes*.

Un tel esprit de conciliation ou de synthèse implique certes une certaine bienveillance, ou mieux, le don, indéniable chez le penseur, de saisir le positif dans le négatif même.

" Eneffet, de la manière que ces choses sont traitées communément par les scolastiques, ce ne sont que disputes, que distinctions, que jeux de paroles ; mais il y a des veines d'or dans ces rochers stériles." (*Au Landgrave* nov. 1686, 244)

" Je ne méprise presque rien ... pas même les Mystiques ; leurs pensées sont souvent confuses, mais, comme ils se servent ordinairement de belles allégories ou images qui touchent, cela peut servir à rendre les vérités plus acceptables, pourvu qu'on donne un bon sens à ces pensées confuses." (*Lettre à Bourguet* 3/01/1714)

Mais, au-delà, il présuppose l'existence objective d'une corrélation (synthèse - « unité ») ou d'une « entr'expression » des pensées diverses. Rien d'étonnant que le Système de l'auteur s'intitule *Discours, Communication, Harmonie* ou *Monado-logie* (gr. *Monas*, Unité) et qu'il ne se différencie guère, dans sa visée du moins, de "la vraie Logique" (gr. *Logos*, Langage et Raison) ; sa forme « réfléchit » son contenu. Le propre du Verbe ne réside-t-il pas dans l'auto-réflexion ?

\* Toute citation suivie par un titre ou le destinataire d'une lettre, ainsi que par le n° § ou page, correspond aux *Œuvres* de Leibniz (Aubier) ; à défaut elle renvoie aux *Textes* en 3 vols. (GF) ou à une version séparée.

<sup>1</sup> Fichte, *Discours à la nation allemande* VI. p. 144 (Aubier) et Hegel, *H.Ph.* 6. p. 1384 (Vrin)

Encore convient-il de s'entendre sur ce qui constitue le contenu de " **la vraie Logique** ", sa définition générale retenue ne nous renseignant guère là-dessus, vu son caractère indécis : "la *logique* est l'art qui enseigne l'ordre et la liaison des pensées" (N.E. III. X. p. 299, GF). S'agit-il d'un puretschématique "*Alphabet des pensées*"- "*Caractéristique universelle*" ou d'une "*Grammaire*", id est *in fine* de la *Mathématique* (in Couturat, *Opuscules et Fragments inédits*) ou du Langage (*Logos*) effectif et/ou substantiel des ou plutôt de la Science(s), d'une *Encyclopédie*, c'est à dire de la **Métaphysique** précisément : Logique formelle ou **Logique** philosophique ? End'autres termes : *Principia Mathematica* (Russel-Whitehead) ou *Science de la Logique* (Hegel) ?

Car les malentendus s'avèrent ici nombreux voire, selon certains dont Leibniz lui-même parfois, indépassables, au point de rendre la Métaphysique et/ou Philosophie éminemment problématique, pour ne pas dire désespérante.

" Par la suite nul ne doit s'étonner de ce que cette reine des sciences qui nous est venue sous le nom de philosophie première et qu'Aristote a souvent appelée science désirée, recherchée (*ζητούμενη*), demeure aujourd'hui au nombre des sciences à rechercher encore." (*De la Réforme de la philo. première*, 323)

Pour cela il faut « relire » attentivement un extrait, suffisamment « expressif » cependant de l'« ensemble » (Doctrines, *Systeme* ou Vérité) de l'Œuvre du Philosophe.

Quel morceau choisir néanmoins, particulièrement chez un penseur qui a multiplié les *abrévés, bréviaires, condensés* : entrées, *perspectives* ou sommaires (synthèses) de sa Théorie – *Discours de Métaphysique, Systeme nouveau de la Nature et de la Communication des substances, Principes de la Nature et de la Grâce ou Thèses, Monadologie ou les Principes de la Philosophie* – sans oublier sa *Lettre à la reine Sophie-Charlotte* du 8 mai 1704 où il expose / « met en scène » fort pédagogiquement et "en peu de mots toute sa philosophie, bien populaire" (*Textes* III. 87) ? Tout simplement le premier d'entre eux et en son sein l'**article XXVIII. - Dieu seul est l'objet immédiat de nos perceptions qui existe hors de nous, et lui seul est notre lumière** : outre sa primauté chronologique, le "petit discours de métaphysique" (*Au Landgrave* 1-11/02/1686, 199) révèle d'emblée, dès son titre, l'essence discursive–réflexive du philosophe ; quant au paragraphe que nous privilégions, il concerne directement notre *rapport* à son objet (Dieu).

Mieux que " la notion de Dieu " du début du *Discours* qui, admise sans justification, non reliée aux, séparée des autres notions, ne peut apparaître que gratuite (mystique), ou que celle, arbitraire, de "la *substance (Monade)*" qui ouvre le(s) autre(s) "petit(s) discours" (*A Rémond* 26/08/1714, *Textes* III. 221), ce fragment nous initiera à, ou nous mettra sur la voie –la « voix »– de l'authentique "**expression**" (*ibidem*) ou *réflexivité* philosophico-linguistique, dénommée encore "système de *l'harmonie préétablie*" (*Théodicée, Discours de la conformité de la foi avec la raison* 10.), structure non accomplie toutefois par le rédacteur du *Discours* lui-même, nonobstant son illusion ou auto-appréciation (satisfaction) :

" Maintenant, je crois que vous trouverez mes sentiments assez bien liés, tant entre eux qu'avec les opinions reçues. J'en renverse point les dogmes (les sentiments) établis ; mais je les explique et je les pousse plus avant. ... En me donnant ces commencements on est obligé dans la suite de m'accorder tout le reste." (*A Arnauld* 9/10/1687, 273)

Force est donc, si l'on veut avoir la moindre chance de répondre vraiment à la « Question » *Del'Origine radicale des choses* : "Pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien ?" (P.N.G.7.), de se pencher maintenant de près sur cet **article XXVIII.**, non sans prendre soin préalablement de l'introduire – légitimer lui-même, afin de parler le même langage que lui, celui de "**la rigueur de la vérité métaphysique**" et de vérifier en conséquence la systémativité du leibnizianisme, et pour quoi pas du Discours philosophique en général.

L'unique commencement recevable en Philosophie -discipline qui « étudie » l'Absolu et se veut intégralement non-présupposante (hypothétique) mais « scientifique » (vraie)-, ne saurait se trouver que du côté de notre *relation*, toujours déjà donnée à ce dernier, autrement c'est en vain qu'on le chercherait à jamais. Or le simple *fait* que nous le *re-cherchons* démontre/prouve que nous tournons de tout temps « autour » ou à l'« entour » de Lui (chercher du lat. *circare* : aller autour ; rac. *circa, circum* : autour), soit qu'Il réside au « centre » ou à l'« intérieur » de nous où Il insiste continûment, au titre de l'Instance à partir de laquelle et avec laquelle nous « communiquons » (devisons) en permanence.

Tout sujet discourant-et il n'est de sujet que parlant : "pouvant dire ce MOI, qui dit beaucoup" (XXXIV.)- s'exprime en effet sur la base de et avec pour horizon une Institution signifiante préexistante, sans quoi il ne pourrait ni être entendu par les autres ni s'entendre soi-même, quoiqu'ait pu en dire un instant le philosophe :

"Je puis, en effet, concevoir que je suis *Moi*, tout en ne me concevant point *parlant*" (*Profession foi du philosophe* p. 51, Vrin)

Tout être parlant (particulier) s'adosse bien à un Fondement ou « Sens commun » (Universel). Il importe seulement de Le *re-connaître* ou *re-trouver*.

Et c'est ce que chacun de nous ne manque(ra) pas de faire, pour peu qu'il accepte, en un geste platonicien – "une conversion de l'âme ... [à la] philosophie véritable"<sup>2</sup> de se « réfléchir » soi-même, soit de se retourner sur soi et sur ses propres opérations mentales. Il s'apercevra alors "*Que nous avons en nous toutes les idées* " (XXVI.) :

" Car notre âme exprime Dieu et l'univers, et toutes les essences aussi bien que toutes les existences."

D'où les tirerions-nous-on sinon ?

Imaginerait-on, avec les empiristes, anciens ou modernes, notre esprit, tel un corps ou une particule, se divisant ou sortant de soi pour accueillir des idées données, toutes prêtes, au dehors d'elle, dans une présumée réalité ?

" Cela s'accorde avec mes principes, car naturellement rien ne nous entre dans l'esprit par le dehors, et c'est une mauvaise habitude que nous avons de penser comme si notre âme recevait quelques espèces messagères et comme si elle avait des portes et des fenêtres."

---

<sup>2</sup> *Rép.* VII. 521 c

L'*affirmation* et/ou la conscience du « dehors » -du " hors de nous " - témoigne pourtant clairement que nous sommes en présence d'une extériorité *intériorisée* et que nos pensées, et donc nos « réalités », relèvent effectivement d'une acquisition – instruction interne (active) et nullement d'une imprégnation - inculcation externe (passive) par le milieu ou un Maître, soit de ce que "Platon a excellemment bien considéré quand il a mis en avant sa réminiscence".

Rien n'échappant à notre « prise » (com-*préhension*), tout se résume finalement à des "*Monade(s) ... substance(s) simple(s)*" (*Monadologie* 1.) : unités intelligibles et non sensibles qui n'ont donc rien de « substantialiste » (chosiste, matériel ou spatial).

" Véritables *unités substantielles ... points métaphysiques* (...) ces Monades sont les véritables Atomes de la Nature, et en un mot les Éléments des choses." (*Système nouveau* 11. - *Monadologie* 3.)

Elles ressemblent davantage aux *Idées* platoniciennes et trouvent pareillement leur « lieu » (*topos*) ou site dans "l'âme humaine [qui] est une espèce d'*automate spirituel*" (*Théod.* 52.). Avec les Idéalistes allemands on restituera au " mot *monade* " sa signification " *spirituelle* ", " essentiellement idéelle "<sup>3</sup>.

Mais si le « retour » sur nos (propres) " *Actes réflexifs ... [et de] ce qui s'appelle Moi* " (*Monadologie* 30.) conduit fatalement à l'*Intériorité*, en aucun cas cela ne signifie que celle-ci s'identifie à une subjectivité isolée, « monadique », particulière, repliée sur elle-même, ce qui entraînerait forcément le relativisme (empirisme, scepticisme ou subjectivisme) généralisé. Bien au contraire, dans la mesure où chaque « Je » (*monade* ou substance) ex-prime (signifie) quelque chose, fût-ce un point de vue singulier, ce dernier consonne nécessairement avec les expressions ou points de vue des autres « Je », sous peine de ne pouvoir leur être communiqué (transmis) et de perdre ainsi toute expressivité.

" *Que chaque substance exprime* [Dieu ou bien] *tout l'univers à sa manière*, (...) cependant, il est très vrai que les perceptions ou expressions de toutes les substances s'entre-répondent " (IX. – XIV.).

Bref sans aucune action matérielle (physique) de l'une sur l'autre les expressions des "substances ... s'entr'accordent exactement" (*A Arnould* 14/07/1686, 224), formant une Unité. Et "cette [étrange] concomitance" se compare aisément à une œuvre musicale qu'exécuteraient "plusieurs différentes bandes de musiciens ou chœurs, jouant séparément leurs parties ", mais qui, sans se concerter et moyennant " quelques règles de symphonie ", n'en composeraient pas moins une " sorte de mélodie " reconnaissable par tous (*A Arnould* 30/04/1687, 250-251). Partant elle « postule » une originaire *Communication des Substances* (nous soulignons) ou une authentique "*harmonie parfaite ... préétablie*" (*Principes de la Nature et de la Grâce* 3.) : " une *Harmonie* [d'autant plus sûrement] *préétablie* (s'il m'est permis d'employer ce mot " (*Remarques sur les Objections de M. Foucher* 18., 336), qu'elle est infailliblement sous-tendue par des normes ou " règles " fussent-elles implicites.

<sup>3</sup> Kant, *C.R.P.* p. 383 (GF) ; Schelling, *Contrib. histoire philo. moderne* p. 62 (PUF) et Hegel, *S.L.* I. p. 166

L'expérience que chaque sujet fait d'une telle « communauté » (communication), ne serait-ce que dans la plus banale des conversations, qui implique automatiquement des sens partagés, l'oblige à prendre conscience de sa/notre dépendance (finitude) ou subordination, en tant qu'individu(s), à l'égard d'une Entité ou plutôt Relation trans-subjective (Infinité), la seule qui s'impose ou impose sa loi directement et immédiatement à tous.

**" Or, dans la rigueur de la vérité métaphysique, il n'y a point de cause externe qui agisse sur nous, excepté Dieu seul, et lui seul se communique à nous immédiatement en vertu de notre dépendance continue."**

Toute idée ou réflexion reposant sur cette Unique relation, autrement la pensée se morcellerait en représentations diverses et inintelligibles ; et puisque tout passe par celle-ci, nul autre objet hormis cette Relation « transcendante » n'affecte, ne cause ou ne structure " notre âme ".

**" D'où il suit qu'il n'y a point d'autre objet externe qui touche notre âme et qui excite immédiatement notre perception."**

Elle assure ou garantit à notre pensée une objectivité et/ou universalité, en l'absence de laquelle nos représentations du monde divergeraient du tout au tout, car elles manqueraient alors de coordination ou " liaison ".

" Or, il n'y a que Dieu (de qui tous les individus émanent continuellement, et qui voit l'univers non seulement comme ils le voient, mais en core tout autrement qu'eux tous), qui soit cause de cette correspondance de leurs phénomènes, et qui fasse que ce qui est particulier à l'un soit public à tous ; autrement, il n'y aurait point de liaison." (XIV.)

Faut d'une telle "liaison", nous ne serions plus confrontés à un Monde (Univers) ou à la Réalité mais à un chaos d'impressions purement subjectives, incommensurables les unes aux autres. Ou, ce qui reviendrait au même, nous ferions peut-être face à la Nature, mais nul ne le saurait. La Relation transcendante ici en cause -« Dieu »- qui parcourt / relie ou traverse tout, s'avère la Condition de notre Représentation objective, c'est-à-dire de la « Réalité » même.

" que Dieu est tout en tous, ... que c'est lui qui seul les [toutes les créatures] détermine au dehors par son influence, ... que Dieu seul opère sur moi ... . Aussi Dieu seul fait la liaison et la communication des substances, et c'est par lui que les phénomènes des uns se rencontrent et s'accordent avec ceux des autres, et par conséquent qu'il y a de la réalité dans nos perceptions." (XXXII.)

Sans elle nous ne disposerions pas de la moindre idée (représentation objective) d'une chose quelle qu'elle soit et partant nul objet n'existerait (pour nous). L'« être » (existence) n'advient qu'en vertu de l'action ou de l'efficace constante de l'Esprit (Dieu) sur nous et ce que nous appelons notre esprit n'est que l'expression, l'image ou le reflet de ce dernier.

**" Aussi n'avons-nous dans notre âme les idées de toutes choses, qu'en vertu de l'action continue de Dieu sur nous, c'est-à-dire parce que tout effet exprime sa cause, et qu'ainsi l'essence de notre âme est une certaine expression, imitation ou image de l'essence, pensée et volonté divine et de toutes les idées qui y sont comprises."**

Tout cela corrobore pleinement l'enseignement biblique : "Dieu créa l'homme à son image"<sup>4</sup>, voire explicite son assise rationnelle : *Principes de la Nature et de la Grâce fondés en Raison*.

---

<sup>4</sup> Bible, A.T. Genèse 1. 27.

S'étayant sur les exemples de Malebranche, " le soleil, les étoiles, et une infinité d'objets hors de nous " -eux-mêmes inspirés par " les idées du soleil " de Descartes-, et n'hésitant point, à l'instar de ses illustres prédécesseurs, à s'opposer aux convictions immédiates, Leibniz reprendra la thèse du premier : " *Que nous voyons toutes choses en Dieu* " <sup>5</sup>.

**" On peut donc dire que Dieu seul est notre objet immédiat hors de nous, et que nous voyons toutes choses par lui ; par exemple, lorsque nous voyons le soleil et les astres, c'est Dieu qui nous en a donné et qui nous en conserve les idées, et qui nous détermine à y penser effectivement, par son concours ordinaire, dans le temps que nos sens sont disposés d'une certaine manière, suivant les lois qu'il a établies."**

Il confirmera ainsi son esprit « conciliateur », peu enclin à l'exclusion ou à la revendication de la nouveauté radicale ou de la singularité, mais porté plutôt à la reconnaissance d'une vérité commune, quand bien même elle aurait été déjà maintes fois exprimée.

Nonobstant l'évidence naturelle, l'on admettra en effet que le « soleil » n'est perçu, ressenti qu'à partir du moment où il est identifié, *reconnu* comme tel, ce que seul l'entendement, et un Entendement universel, autorise, les sens ne nous offrant que des images (impressions) labiles. " Rien ne peut nous arriver que des pensées et des perceptions " (XIV.), sans que l'on puisse craindre de voir tout le réel sombrer dans le délire ou le rêve intégral, car pourvu qu'il s'agisse d'" un grand songe bien ordonné " (*A Foucher* 1675, 116) ou de " songes bien réglés " (*Comment distinguer les phénomènes réels des imaginaires, Textes I.* 195), cela suffit amplement à notre certitude et à transgresser l'axiome empiriste.

" On m'opposera cet axiome reçu parmi les philosophes, que *rien n'est dans l'âme qui ne vienne des sens*. Mais il faut excepter l'âme même l'âme même et ses affections. *Nihil est in intellectu, quod non fuerit in sensu*, excipe : *nisi ipse intellectus*." (*N.E.* II. I. p. 92)

Au préjugé sensualiste, on préférera le « dogme » théologique qui se tient au plus près de l'expérience épistémologique (gnoséologique) quotidienne de chacun et qui nous rappelle que nous ne sommes jamais « seuls » mais pensons toujours à partir d'un Lieu partagé avec d'autres. "*Le Verbe était la vraie lumière qui, en venant dans le monde, illumine tout homme*" (S<sup>t</sup>-Jean <sup>6</sup>). Outre sa vérité intrinsèque, l'ancienneté de cette Parole en recommande le respect.

**" Dieu est le soleil et la lumière des âmes, *lumen illuminans omnem hominem venientem in huc mundum*, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on est dans ce sentiment."**

La Tradition ne signifie pas immanquablement Erreur ou Errance et la Religion ne jure pas inéluctablement avec la Philosophie ou la Théorie.

La plupart des théologiens et des philosophes, d'horizons fort divers par ailleurs, corroborent ce fameux philosophème johannique, même si d'aucuns, tels " Aristote ... [ou] Averroès, célèbre philosophe arabe " (*Considérations sur la doctrine d'un Esprit universel unique*, 372) ne l'ont pas toujours adéquatement interprété. Les Mystiques l'ont systématiquement souligné.

<sup>5</sup> Descartes, *Méd.* III. p 288 et Malebranche, *R. V. L.* III. 2<sup>nd</sup>e Partie chap. I. p. 320 et chap. VI p. 338 (Pléiade)

<sup>6</sup> *Bible, N.T. Evangile*, Prologue 9.

"Après la sainte Écriture et les Pères, qui ont toujours été plutôt pour Platon que pour Aristote, je me souviens d'avoir remarqué autrefois, que du temps des scolastiques, plusieurs ont cru Dieu est la lumière de l'âme, et, selon leur manière de parler, *intellectus agens animae rationalis*. Les averroïstes l'ont tourné dans un mauvais sens, mais d'autres, parmi lesquels je crois Guillaume de Saint-Amour s'est trouvé, et plusieurs théologiens mystiques, l'ont pris d'une manière digne de Dieu et capable d'élever l'âme à la connaissance de son bien."

A vrai dire même Aristote, auquel on attribue indûment la formule *Nihil est in intellectu, quod non fuerit prius in sensu*, ne pensait pas autrement, lui qui n'accordait aux hommes l'accès à la Vérité que pour autant qu'ils « participaient », à " l'Intelligence ... [ou à] la Pensée divine " fût-ce " pendant quelques moments fugitifs " <sup>7</sup>.

Comment concevoir néanmoins ce Dieu ou Verbe lui-même dont une préconception mal maîtrisée risque de nous faire tomber dans le piège de la représentation religieuse naïve ? Car une chose est de désirer en justifier l'œuvre (*Théodicée*), une autre de l'intelliger lui-même. Plus, si, à l'encontre de " l'hypothèse [malebranchiste] des causes occasionnelles " par exemple [l'occasionalisme, une fois de plus, ne peut conduire qu'au spinozisme (*De la Nature* 15.)], " l'hypothèse de la concomitance ou de l'accord des substances entre elles " (A Arnauld 14/07/1686, 224) « explique » tout mieux que les autres ; si elle rend compte, à défaut de vraiment " déchiffrer le mystère de la connexion universelle des phénomènes " (A Arnauld 21-31/10/1686, 234) – " cette hypothèse est la probable, étant la plus simple et la plus intelligible " (A Arnauld 30/04/1687, 250) – ; si même elle constitue un des plus beaux témoignages de Dieu :

" Aussi cette correspondance mutuelle des différentes substances (qui ne sauraient agir l'une sur l'autre à parler dans la rigueur métaphysique, et s'accordent néanmoins comme si l'une agissait sur l'autre) est *une des plus fortes preuves de l'existence de Dieu* ou d'une Cause commune que chaque effet doit toujours exprimer suivant son point de vue et sa capacité." (A Arnauld 9/10/1687, 264)

Encore faut-il et qu'elle-même – l'Harmonie – et sa cause – Dieu – soient réellement intelligibles et n'apparaissent point comme un Artifice, nullement dissipé par la figure des "deux horloges" (A Basnage P.S. 3-13/1696, 337), pour l'une :

" Le mot d'*Harmonie préétablie* est un terme de l'art, je l'avoue ; mais non pas un terme qui n'explique rien, puisqu'il est expliqué fort intelligiblement, et qu'on n'oppose rien qui marque qu'il y ait de la difficulté." (5<sup>e</sup> Écrit à Clarke, 449) Ou comme "un *Deus ex machina* ... ce qui n'est pas philosophique", (*Opuscule sur Descartes*, 368) pour l'autre, comme cela affleure trop souvent malheureusement dans son texte littéral.

Toutes nos propositions antécédentes ne ressembleraient-elles pas sinon à des paroles dénuées de sens, des sons vides de sens – " *sine mente soni* " (*Théodicée*, Discours 66.) – ? Pour échapper à ce piège ou à cette " espèce de *psittacisme* " (N.E. II. XXI. p. 158), force est de présenter / traduire la terminologie leibnizienne qui, telle quelle, prête aisément le flanc à la critique, ne respectant pas toujours " **la rigueur de la vérité métaphysique** ", contrairement à sa promesse initiale.

---

<sup>7</sup> Méta. Λ. 9. 1075 a 7

Il a beau en effet se défendre de toute explication « scolastique » ou vaine, ses répliques aux objections de certains adversaires sonnent comme un aveu et trahissent son embarras, lié à un dualisme non surmonté. La séquence Monde - Dieu en fournit le modèle le plus patent.

" On s'applique inutilement à critiquer mon expression que Dieu est *Intelligentia Supramundana*. Disant qu'il est au-dessus du monde, ce n'est pas nier qu'il est dans le monde." (3è Écrit à Clarke, 418)

Sa déclinaison en Harmonie – Harmoniste en accentue le caractère spécieux ou tautologique, à mille lieues de sa formulation originare « immanente » :

" *une Raison ultime des choses ou l'Harmonie universelle, c'est-à-dire Dieu (...)* la concentration de l'harmonie universelle, c'est-à-dire de DIEU " (A Jean Frédéric oct. 1671, A. I. 264 –*Profession foi Philosophe* p. 29)

Et de fait « Dieu » ne saurait être pensé comme le Fondement ou la Raison de toutes choses -" *Dieu est la première raison des choses* " (*Théodicée* 7.)-, que si et seulement si il rend effectivement compte de celles-ci. Or pour cela il doit nécessairement avoir rapport à elles, leur être « interne », soit être lui-même pensé en relation au monde et non en dehors de lui. Il ne peut donc être conçu que sous la forme d'une « entité » intelligible (esprit) et non sur le mode d'un être ou d'une chose (physique) dans ou hors du monde.

" l'Esprit Recteur du Monde entier, c'est-à-dire DIEU." (*Témoignage de la Nature contre les athées* 72)

Seul un tel « être », *a-topique*, s'étendant à tout -au-dedans comme au dehors- sera susceptible de lier ensemble (intelliger) toutes les choses et partant de témoigner de leur origine commune.

" Car le premier entendement est l'origine des choses ; (...) un entendement divin où elles [les vérités éternelles] se trouvent réalisées, pour ainsi dire." (*N.E.* II. XIII. p. 122 - *Théodicée* 189.)

Condition transcendantale de la connaissance et/ou de l'objectivité ou universalité du Monde, « Dieu » se confond avec le *Logos* ou le " Verbe ", suivant l'admirable transposition de S<sup>t</sup>-Jean qui n'omet pas d'y pointer le Commencement (Origine) du Monde –"*Au début était le Verbe*".

" La sagesse au Verbe éternel, qui est appelé λόγος par le plus sublime des évangélistes ;"

Quelle autre Origine assigner à tout, hormis la Parole, « lieu » même de toute Révélation ? Dieu s'identifie avec " son Code (...) [ou] décret effectif " (*Théodicée* 150. et 176. - 363.). Mieux, il en nomme autrement et simplement, fût-ce au prix d'une hypostase toujours possible, l'" enchaînement ", l'ordination ou le sens :

" car la raison est un enchaînement de vérités." (*N.E.* II. XXI. p. 170)

D'autres, Malebranche et Spinoza, avaient déjà clairement frayé la voie à une telle « traduction » -"Ce code sacré et divin de l'Ordre immuable" – "ce véritable Verbe de Dieu qui est dans l'esprit"<sup>8</sup> ; ce qui confirme et l'appellation générique de philosophes « cartésiens » et surtout l'existence d'une Tradition philosophique unitaire.

<sup>8</sup> Malebranche, *Entrets. métaph. et religion* II p. 29 (Vrin) et Spinoza, *Corresp.* p 1292 in *O.C.* (Pléiade)



Point besoin d'une Grammaire particulière -" Prima est Grammatica, seu ars intelligendi " (*Ph.Sch.* IV. 344)-, encore moins d'"une langue ou écriture nouvelle [formelle/mathématique]" (*A Jean Frédéric* fév. 1679, 133), pour articuler ce Verbe, le Langage naturel (ordinaire) y pourvoit excellemment, pour peu qu'il soit convenablement-conséquemment «manié» (exprimé). Il correspond parfaitement -mieux à coup sûr que la formulation ou la projection géométrique par laquelle l'illustre Leibniz, vu que celle-ci doit avoir recours à un tiers, le sujet mathématicien qui use d'ailleurs, fût-ce partiellement de mots, pour sa mise en évidence, alors que celle-là opère au-dedans de soi-, à l'intérieur de l'« expression » ici en question.

" Une chose *exprime* une autre (dans mon langage) lorsqu'il y a un rapport constant et réglé entre ce qui se peut dire de l'une et de l'autre." (*A Arnauld* 9/10/1687, 261)

Car qu'est-ce que le Langage au juste sinon précisément " un rapport constant et réglé " entre des sons et des significations tout d'abord ? Sans les premiers, les secondes n'apparaîtraient ni aux autres, ni même à nous-mêmes, et s'aboliraient dans l'indistinction.

" Une seule chose me gêne, c'est que je m'aperçois que je n'ai connu, trouvé, prouvé aucune vérité sans me servir dans mon esprit de mots ou d'autres signes. Bien plus, sans les caractères, jamais nous ne penserions distinctement quoi que ce soit, ni ne raisonnerions. (...) Et nous avons besoin de signes non seulement pour exprimer ce que nous pensons à d'autres, mais aussi pour venir nous-mêmes en aide à nos propres réflexions "

(*Dial. connex. choses et mots, Textes* I. 106 - *Consids. usage langue all<sup>le</sup>* [5] p. 41 in *L'harm. Igues*, Points/Seuil)

Réciproquement sans celles-ci, ceux-là se réduiraient à des *flatus vocis*, quand ce n'est pas à de pures sonorités (bruits).

L'étroite combinaison ou corrélation entre les deux faces –sensible et intelligible- des signes linguistiques démontre et justifie au plus près " l'harmonie préétablie " :

" Car c'est par une admirable économie de la nature que nous ne saurions avoir des pensées abstraites qui n'aient point besoin de quelque chose de sensible, quand ce ne serait que des caractères tels que sont les figures des lettres et les sons ; quoiqu'il n'y ait aucune connexion nécessaire entre tels caractères arbitraires et telles pensées. Et si les traces sensibles n'étaient point requises, l'harmonie préétablie entre l'âme et le corps, dont j'aurai l'occasion de vous entretenir plus amplement, n'aurait point de lieu." (*N.E.* I. I. p.62)

Elle seule autorise que l'on qualifie les idées de "*peintures mentales*" (*N.E.* II. XXIX. p. 219), afin uniquement de faire ressortir leur versant incarné (matériel).

Le Signe qui se note depuis Saussure : Concept/Image acoustique, Signifié/Signifiant, soit, moyennant une inversion :  $\frac{S(ensible)}{I(ntelligible)}$  ou  $\frac{S(ignifiant)}{S(ignifié)}$ , constitue le paradigme le plus approprié de la Monade ou Unité intelligible (signifiante), tout comme il symbolise adéquatément la Substance spinoziste<sup>9</sup> et/ou toute autre Instance philosophique dont la *Sagesse* n'a jamais prétendu outrepasser le *Sens commun*, sis en tout être parlant-pensant (*sapiens*).

<sup>9</sup> Vide notre étude *La " Philosophie " de Spinoza (Substance et Signification)*

Il en partage au demeurant la nature « relative » ou systématique. Au-delà d'un lien au sensible chaque signe renvoie en effet à un autre signe voire à tous les autres signes ; d'où le "rapport [interne] ... réglé" ensuite et surtout entre les significations, base de la rationalité (relation) et véritable prototype de l'« entr'expression » des Monades.

"Il faut toujours qu'il y ait quelque fondement de la connexion des termes d'une proposition qui se doit trouver dans leurs notions *praedicatum inest subjecto*. C'est là mon grand principe dont je crois que tous les philosophes doivent demeurer d'accord et dont un des corollaires est cet axiome vulgaire que rien n'arrive sans raison." (A *Arnauld* 14/07/1686, 223)

Rien d'étonnant que "les langues soient le meilleur miroir de l'esprit humain" selon le Philosophe (N.E. III. VII. p. 290) -mais mieux vaudrait dire : l'archétype de son fonctionnement ; et que tous " les mystères reçoivent une *explication* nécessaire des mots " (*Théodicée, Discours* 66.).

Le « Mystère » (Énigme ou Secret) ne s'origine-t-il pas lui-même d'une Interrogation dont la solution gît nécessairement dans les termes mêmes de la Question. Ainsi à "la première question" -" *Pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien ?* " (P.N.G. 7.)- l'on répondra : parce qu'autrement la question ne se poserait même pas ; sans l'être toujours déjà présumé du Verbe, nul ne pourrait formuler la moindre interrogation ou soulever le moindre problème. Sous réserve d'en expliciter correctement et intégralement le contenu (sens), au lieu de rester figé/fixé à sa surface apparente (représentation), il n'est point de problème (question) insoluble.

Afin d'en dissiper l'aspect « mystérieux », il suffit donc de pousser l'analyse jusqu'au bout, c'est-à-dire de réfléchir logiquement (rationnellement), conformément à l'essence totale du *Logos* ou du *Verbe* humain en général. Sauf à manquer à son devoir de Philosophe, c'est bien ce que s'est proposé Leibniz : bâtir une Logique (Rationalité / Système) achevée embrassant le monde physique aussi bien que moral, bref une Théo-logique (Logique de l'Absolu) et/ou une *Théo-dicée* (Justification de Dieu) qui postulera par avance sa propre possibilité ; *Discours de la conformité de la foi avec la raison*.

Et cette *Logique* ne se réduira ni dans sa méthode ni dans son objet à la logique mathématique, puisqu'elle n'obéit pas à sa règle princeps, le principe de non-contradiction, lui préférant le principe *mystique* de "lacoïncidence des opposés (*Principium coincidentiae oppositorum*) ou celui du tout"<sup>10</sup>:

"car il n'y a d'harmonie qu'à partir des contraires. (...) seul le tout est agréable, seul le tout est harmonique, seule la configuration du tout, pour ainsi dire, est harmonie." (A *Magnus Wedderkopff*, mai 1671, 103 – *Profession foi* p. 61).

Aussi ne procédera-t-elle pas par exclusion mais par intégration/synthèse dialectique (spéculative), la *négation* d'une thèse y aboutissant à l'*affirmation* ou la position de la thèse contraire et en même temps complémentaire.

" Je crois que ce qu'on dit ici pour blâmer la raison, est à son avantage. Lorsqu'elle détruit quelque thèse, elle édifie la thèse opposée. Et lorsqu'il semble qu'elle détruit en même temps les deux thèses opposées, c'est alors qu'elle nous promet quelque chose de profond, pourvu que nous la suivions aussi loin qu'elle peut aller, non pas avec un esprit de dispute, mais avec un désir ardent de rechercher et de démêler la vérité, qui sera toujours récompensé par quelques succès considérables." (*Théodicée, Discours* 80.)

<sup>10</sup> Nicolas de Cues, *Apologie de la Docte Ignorance* I. 4. et *Conjectures* I. 8.

Pas davantage ne s'intéresse-t-elle qu'à la forme équivalente de tous les objets possibles, vu qu'elle entend saisir le « substantiel » des choses :

" en quoi consiste la véritable notion d'une substance ; aussi c'est là la clef des plus importantes connaissances."  
(A *Arnauld* 28/11-8/12/1686, 241)

Dans cette quête elle n'hésitera pas à substituer au monochrome, pauvre et unilatéral symbolisme mathématique des débuts, l'ambigu et riche vocabulaire théologique ou ésotérique des dernières années de la carrière du Philosophe :

" ce Lien substantial (*Vinculum substantiale*) des Monades " (*Au Père des Bosses* 5/02/1712, *Textes* III. 187)

Seul un tel lexique est en mesure de rendre compte de la complexité ou du paradoxe du réel –un et multiple à la fois- et d'en articuler une vision « contradictoire », complète ou systématique.

Ce Système présentera obligatoirement un Ensemble *encyclopédique* (fermé sur lui-même) certes, mais cependant hiérarchisé (ordonné), car bien que toutes les significations tiennent les unes aux autres, elles ne se valent pas pour autant, certaines, celles qui nous concernent directement, important plus que d'autres.

" La morale est plus importante que l'arithmétique, (...) en parlant des choses *qui nous importent le plus*, j'ai pensé à la morale " (*N.E.* I. II. p. 75 – IV. III. p. 337)

En un langage plus philosophique nous remarquerons que les énoncés physiques expriment principalement le monde, alors que les énoncés moraux ou humains expriment plutôt Dieu ou le Langage lui-même et partant se réfléchissent eux-mêmes, répondant en cela parfaitement à la vocation ultime de ce celui-ci dont le propre est de se signifier soi-même et de témoigner du coup de son absolutité ou radicale nécessité, à l'encontre de la contingence des choses ou des significations matérielles (naturelles), comme le rappelle Leibniz à la fin du *Discours* :

" Tellement qu'il semble, quoique toute substance exprime tout l'univers, que néanmoins les autres substances expriment plutôt le monde que Dieu, mais que les esprits expriment plutôt Dieu que le monde. (...) Que le ciel et la terre périront plutôt que la parole de Dieu ... que Dieu a plus d'égard à la moindre des âmes intelligentes qu'à toute la machine du monde ;" (XXXVI. – XXXVII.)

Entre les *Principes de la Nature et [ceux] de la Grâce* nous privilégierons immanquablement les derniers, étant donné qu'ils régissent l'univers des sujets parlants, uniques « créatures » à pouvoir proférer le Verbe et ainsi à révéler la « Création » : l'Architecture, la Structure ou *L'Origine radicale des choses*.

" Les esprits sont encore des images de la divinité même, ou de l'Auteur même de la nature : capables de connaître le système de l'univers et d'en imiter quelque chose par des échantillons architectoniques " (*Monadologie* 83.)

*Les Principes de la Philosophie ou la Monadologie* sont-ils autre chose qu'une tentative de *Réflexion* - Révélation de Dieu et donc de Soi, en tant que Livre (*Bible*) dévoilant le *Logos* ? Leur auteur peut à juste titre passer pour un Scribe de Dieu et, en vertu de sa propre *Profession de foi du Philosophe*, pour un être heureux sinon accompli.

" La nature de l'esprit est de penser ; l'harmonie de l'esprit consistera donc à penser l'harmonie : et la plus grande harmonie, ou félicité de l'esprit consistera en la concentration de l'harmonie universelle, c'est-à-dire de DIEU, dans l'esprit." (p. 29)

« Réflétant » harmonieusement (rigoureusement) l'*Harmonie universelle* (l'Ordre global), le Système philosophique en explicite la racine ou le soubassement implicite, à savoir que l'Unité des choses, la structure monadique, repose sur la Chaîne ou la Structure signifiante ; sa forme (*Discours*) consonne pleinement avec son fond (Expression ou Signification). Chaque monade (signification), et *a fortiori* esprit, exprime déjà l'Univers (les autres monades), mais elle ne l'exprime que d'un certain point de vue ; il appartient à la Monade centrale (totale), c'est-à-dire à la chaîne signifiante de régler ces différentes perspectives entre elles et à celui qui la théorise, le Philosophe, de vérifier qu'elles disent bien fondamentalement le Même, soit qu'elles n'en constituent que des variations ou des versions diverses mais non divergentes. Pour s'acquitter de cette tâche, il lui faut dépasser son inscription ou insertion à l'intérieur de l'Harmonie et, s'excentrant quelque peu par rapport à elle, se hisser au niveau de l'« Harmoniste ». id est « concevoir » et non uniquement subir les règles de celle-là.

Il en va ici comme du spectacle d'une ville qui, selon l'angle d'où elle est observée ou perçue, semble autre, tout en demeurant pourtant la même, preuve que pas plus que l'un et le multiple, le même et l'autre ne se dissocient.

" Enfin la somme de mon système revient à ceci que chaque monade est une concentration de l'univers et que chaque esprit est une imitation de la divinité. Qu'en Dieu l'univers se trouve non seulement concentré, mais encore exprimé parfaitement ; mais qu'en chaque monade créée, il y a seulement une partie exprimée distinctement qui est plus ou moins grande selon que l'Ame est plus ou moins excellente, et tout le reste qui est infini n'y est exprimé que confusément. Mais qu'il y a en Dieu, non seulement la concentration, mais encore la source de l'univers. Il est le centre primitif dont tout le reste émane, et si quelque chose émane de nous en dehors, ce n'est pas immédiatement, mais parce qu'il a voulu accommoder d'abord les choses à nos désirs. Enfin lorsqu'on dit que chaque Monade, Ame ou Esprit, a reçu une loi particulière, il faut ajouter qu'elle n'est qu'une variation de la loi générale qui règle l'univers ; et que c'est comme une même ville qui paraît différente selon les différents points de vue dont on la regarde." (*sur art. Rorarius Dic. De M. Bayle in Phil. Sch. IV. pp. 553-554*)

Ce dont on ne se rendra compte que si l'on surplombe les regards particuliers, le sien inclus, et se situant « au-dessus » d'eux, on les compare les uns aux autres, comme nous enseignent déjà à le faire les artistes, véritables précurseurs en matière d'Harmonie.

Récapitulant à l'attention d'une Reine, le *Système nouveau* par le motif de la variation du Même, son rédacteur y lisait une simple traduction « scientifique » d'un *lieu commun* et/ou littéraire, voire de la pensée vulgaire, celle de tous ?

" Voilà en peu de mots toute ma philosophie, bien populaire sans doute, puisqu'elle ne reçoit rien qui ne réponde à ce que nous expérimentons, et qu'elle est fondée sur deux dictons aussi vulgaires que celui du théâtre italien, *que c'est ailleurs tout comme ici*, et cet autre du Tasse : *che per variar natura è bella*, qui paraissent se contrarier, mais qu'il faut concilier en entendant l'un du fond des choses, l'autre des manières et apparences." (*A Sophie-Charlotte 8/05/1704, Textes III. 87*)

Ce n'est pas sans raison que M. Serres notera cette formule en épigraphe de sa belle et subtile, sinon toujours conséquente, thèse sur le « leibnizianisme » et en fera leitmotiv de celui-ci<sup>11</sup>. Le philosophe de Hanovre était du reste grand Amateur de la « mise en scène » du savoir (cf. *Drôle de pensée touchant un nouvelle sorte DE REPRÉSENTATIONS 1675*) et du « dialogue » en écriture, y compris philosophique (cf. *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain 1705*).

<sup>11</sup> *Le Système de Leibniz et ses modèles mathématiques* p. 1 (PUF)

Il usait par ailleurs constamment de la métaphore « artistique » - esthétique :

" Ce que [l'essence de l'harmonie, que la diversité discordante soit rachetée, d'une manière étonnante, par une unité pour ainsi dire inattendue] les fabricants non seulement de mélodies mais encore de ces histoires agencées pour distraire, qu'on appelle des romans, tiennent pour règle de leur art." (*Profession foi Philosophe* pp. 103-4)

Et subsumait volontiers ses découvertes sous la dénomination de "quelque autre songe de Scipion" (*A Oldenburg* 29/12/1670, A.A. II. I.73-74), cette autre production imaginaire (onirique). Descartes ne référait-il pas l'invention de la *Méthode* à son célèbre songe de Neuburg (Ulm) ? Comme ce dernier, Leibniz soulignera la « supériorité » de la philosophie sur l'esthétique<sup>12</sup>.

"la belle harmonie des vérités que l'on envisage tout d'un coup, dans un système réglé, satisfait l'esprit bien plus que la plus agréable Musique et sert surtout à admirer l'auteur de tous les êtres, qui est la fontaine de la vérité, en quo consiste le principal usage des sciences."  
(*Discours touchant la méthode de la certitude et de l'art d'inventer* ... 9, entre août 1688 et oct. 1690)

N'aurait-il introduit que la seule nouveauté de ce « thème » de l'*expression* ou de l'*harmonie* – mais à vrai dire Spinoza qui utilise régulièrement le concept d'« expression » dans l'*Éthique*, l'avait largement anticipé sur ce point-, qu'il mériterait déjà notre reconnaissance éternelle. Les autres principes récurrents (*continuité, identité, raison*) n'en sont-ils pas des suites : " un des corollaires est cet axiome vulgaire que rien n'arrive sans raison " (*A Arnauld* 14/07/1686, 223) ?

Reste que, malgré sa conviction réitérée d'avoir résolu de manière satisfaisante toute la difficulté :

" il semble, qu'on peut dire que, c'est la première fois que la meilleure philosophie se montre aussi la plus convenable en tout avec la raison, ne restant rien qu'on lui puisse opposer. ... En effet je ne vois plus de difficultés maintenant dans la Philosophie générale. (...) Je tiens que le véritable système que j'ai expliqué, satisfait à tout " (*Consids. sur les principes de vie et les natures plastiques*,  
*Textes* III. 96-113 - *Théodicée* 264.),

son Système n'emporte l'adhésion qu'à être, nous l'avons dit, clairement traduit.

Tel quel, et nonobstant sa grandeur et pertinence, il souffre de moult imperfections ou lacunes aussi bien dans sa formulation que dans sa rigueur intrinsèque, toutes résumables en une seule : une relation insuffisamment pensée (maîtrisée) entre "les monades" (le multiple ou le particulier) et "**la Monade des monades** [Dieu, l'Un ou l'Universel]" (Hegel), véritable croix de son système. En quoi il a bâti finalement plutôt " un roman métaphysique ", " *un système artificiel* " (idem), -" la plus admirable fiction que la philosophie ait forgée ... une sorte de monde enchanté " suggérait Kant-, qu'une authentique Théorie cohérente, étant néanmoins bien entendu que dans tout « artifice » il y a du vrai, au point que l'auteur de la *Critique* n'était nullement infondé à vouloir annexer le « leibnizianisme » -ainsi que " divers philosophes anciens " - à sa Doctrine transcendantale, contre " certains [beaucoup en fait] historiens de la philosophie ".

Témoignage supplémentaire, si besoin était, de l'« **entr'expression** » des philosophies (systèmes) et donc de l'Unité du *Discours* philosophique ou du « *Philosopher* » au cours de "l'*Histoire* " : "**une Philosophie une** à des degrés divers de son développement" (Hegel)<sup>13</sup> - "**la vraie Logique**".

J. Brafman

<sup>12</sup> Sur le songe de Scipion cf. Cicéron, *Rép.* VI ; pour Descartes cf. *Olymp.* in *O.ph.* I ; *Lettre à Mersenne* 18/03/1630 ; cf. également Spinoza, *É.* I. Appendice et *Lettre LIV* à H. Boxel

<sup>13</sup> Kant, *Progrès Méta.* pp. 41-43 et *Rép.* Eberhard p. 108 (Vrin) et Hegel, *H.Ph.* pp. 1623, 1597, 1639 et *E.* § 13